

Mal de mère

Christiane Lavoie

Number 61, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, C. (2002). Mal de mère. *Brèves littéraires*, (61), 92–98.

CHRISTIANE LAVOIE

Mal de mère

« Aaaaaahhhhhh... ! »

Le cri résonne encore au creux de mon ventre. Aler- tant ma tête, activant mon cœur. Un cri de bête affo- lée. Déchirant. Horrifiant. Un cri désincarné. Sans image pour le soutenir. Sans souvenir auquel le rat- tacher. Un hurlement terrible remontant tout droit de mes entrailles, en trouant les profondeurs de ma nuit. De l'intérieur de ma chair, quelqu'un appelle.

Substrat de mauvais rêve ?

L'horloge indique deux heures vingt. Les yeux grand ouverts, je fouille la noirceur, interroge les ombres. De la pénombre, de ma profonde myopie, émergent des formes, des clairs-obscur. Le cœur alarmé, le souffle court, je me recroqueville sous les couvertu- res. La menace plane et mon sang bouillonne. Mon corps, lui, se fige dans l'attente. Rien. Partout, en haut, en bas, à côté, dehors : le silence. Entrecoupé du souf- fle régulier, saccadé de François manifestement en- dormi dans l'autre lit. Je me roule sur le côté, inspire à fond et parle à mes nerfs pour les apaiser : « Dou- cement, doucement, vous vous emballez trop facile- ment, ce n'était qu'un mauvais rêve ».

Mais le téléphone ne connaît pas la compassion. Fra- cassant ma fausse sécurité, anéantissant ce fol espoir

auquel je m'accrochais, sa sonnerie me tire de la torpeur dans laquelle je commençais à sombrer.

Ma main, guidée par le son, dépêchée par la peur, s'empare rapidement du récepteur.

« Allô !

— C'est Marc, Steph ne va pas bien du tout. »

Mon cœur se déchaîne à nouveau, ses battements détraqués se répercutent jusque dans mes oreilles.

« Est-ce qu'il a... ?

— Je pense, oui.

— Merde ! Du PCP ?

— Je ne sais pas, peut-être un mélange... Je ne l'ai jamais vu dans cet état : il délire.

— On arrive. »

François, à l'autre bout de la pièce, bondit hors du lit. Moi, au contraire, je m'y jette, face contre douillette. Un bref sanglot me secoue, libère un peu de tension. Je me relève. Me précipite, à l'aveugle, vers mes verres de contact. Retrouver un peu la vue afin de recouvrer mon fils. Sain et sauf, les idées bien en place, je l'espère de tout cœur. « Demande-moi ce que tu veux, Seigneur. Prends tout ce que je possède, mais laisse-moi mon fils. Intact ! » Pour le garder indemne, je le sais, je serais prête à toutes les bassesses : à renier tous mes principes ; à croire à tout ce que l'Église enseigne ; à sacrifier tous mes

plaisirs.

Sans trop réaliser les gestes posés pour y parvenir, je me retrouve assise auprès de François, dans l'auto. Trop pressé, ou trop perturbé, il démarre avant même d'ouvrir la porte du garage. Tel un robot, j'appuie sur le bouton de l'ouvre-porte automatique. Contrarié d'avoir à s'activer à cette heure tardive, le mécanisme émet un sinistre grincement en s'exécutant.

Je fixe mon attention sur ce bruit. Sur le mouvement des mains de François posées sur le volant. Sur le glissement des nuages dans le ciel. Sur le balancement des branches le long de la route. Sur tout ce qui bouge, vit, palpite. Je m'accroche à tout ce qui m'évite d'entrer en contact avec ma peur tapie dans le noir. Immense, cette peur, omniprésente, viscérale.

Une lune blême veille. Le visage drapé de lambeaux de nuages, elle jette sur nous un morne regard.

Le même regard qu'à l'instant, je pose sur la vie. Sur sa vie. Mon fils ! J'ai mal à mon fils. À son mal de vivre. À ses audacieuses tentatives vers le haut : Icare volant vers le soleil. À ses fulgurantes descentes vers le bas : la chaleur du soleil ayant fait fondre la cire maintenant ses ailes. À ses longs moments d'inertie où, endormi sur ses mille et un talents, il rêve et jongle avec sa vie.

L'auto bondit dans la nuit, glisse sur l'asphalte, arrête, repart sur les feux de circulation, s'immobilise enfin devant un immeuble délabré. Le doigt tendu, je me précipite vers la porte à la peinture écaillée,

j'écrase la sonnette. Sur la galerie, une prenante odeur de pipi de chat. Plus haut, à l'étage, les aboiements convulsifs de deux petits chiens nerveux s'excitant mutuellement. Puis, du fond d'un lit, un cri exaspéré de femme réclamant la paix.

Dans le couloir, des pas furtifs, la porte s'ouvre. Marc apparaît enfin. Les cheveux hirsutes, le teint blafard, il nous dit avoir fait venir l'ambulance : Steph a déjà été conduit à l'hôpital. Il monte avec nous dans la voiture, nous répétant le même discours : il ne l'a jamais vu dans cet état, à délirer ainsi.

Le chemin s'étire jusqu'à l'hôpital. Jusqu'à la porte latérale de l'Urgence. Jusqu'au poste des infirmières où je m'informe :

« Stéphane Morin ? »

— En intox, plus loin, sur la gauche. »

Dans les couloirs encombrés, des civières, d'où émergent des bras, des jambes. Montent parfois de longs cris, des plaintes. Soudain, une rafale de sacres. Deux préposés se précipitent, immobilisent le belligérant.

« Lâchez-moi, espèce de chiens sales ! »

Mains sur les oreilles, le front crispé, les yeux fiévreux, une jeune femme implore le silence. Plus loin, des gens s'activent : on pousse des chariots, range du matériel. Arrive un brancard, porté par des ambulanciers. Le sang gicle d'une tête éclatée. Accourent des infirmiers. Des ordres sont donnés. La civière est déportée plus loin. D'un coup de vadrouille, on

efface les traces.

C'est la nuit, grands dieux ! Tout ce va-et-vient, tout ce bruit. Et ces corps ! Partout des corps, à gauche, à droite. Des beaux, des moins beaux. Surtout des jeunes, sur lesquels on a jeté un drap bleu.

Mais où donc est Steph ?

Je l'aperçois enfin, étendu comme les autres, une jambe pendante, les cheveux épars. Mon fils ! Les bras attachés, un drap le couvrant à demi, les yeux fermés, il agite la tête en tous sens.

« Steph ! »

Le son de ma voix ne le tire pas de ses visions. Des spasmes agitent son visage, plissent son front, tordent sa bouche où alternent sourires et rictus. Je pose les mains sur ses tempes, les caresse. Ses longs cheveux noirs se strient de blanc. Déjà ! Mon fils est un homme. Mon bébé n'est plus, les années me l'ont volé. Et je n'ai pas su le retenir. Ni me prémunir. La culpabilité m'étreint, me poigne à la gorge. Que s'est-il passé ? Où donc ai-je manqué ? Cet enfant si sérieux, si studieux, sa machine s'est enrayée, ses rouages se sont bloqués.

Ma vue s'embrume.

Un infirmier vient vers nous, à longues enjambées. Le crâne rasé, le nez épaté, les bras couverts de tatouages, il en impose. Lorsqu'il arrive à proximité, je détourne le regard de l'anneau qu'il porte sur une aile du nez pour le poser sur le mur nu, juste derrière.

Mais c'est moi qu'il vise. Sa main, une chaude patte velue, pèse sur mon épaule et, instantanément, me reconforte.

« Ça va aller, madame, ne vous inquiétez pas. »

Ce sourire lumineux dans un tel visage, ingrat, marqué de grêle ! Et ce regard, pailleté d'or, ensoleillé ! Je craque. La bonté émanant de la laideur : nouveau pied-de-nez à mes préjugés. Je lui adresse un sourire tremblant.

Il pousse la civière au fond d'une salle, tire un rideau afin de nous isoler avec notre fils qu'il branche à un compteur cardiaque. Le nombre de pulsations à la minute est effarant : 127 - 126 - 128. On procède à une prise de sang afin d'identifier la substance ingérée. Dès l'entrée de l'aiguille dans la veine, Steph se dresse sur son séant et rugit tel un animal enragé. Nous ne sommes pas trop de trois pour le maîtriser. Il finit par se calmer, son rythme cardiaque décélère. Après un certain temps, il ouvre les yeux, approche la tête, nous regarde en plissant les paupières (il n'a pas ses lunettes) et nous demande :

« Êtes-vous réels ? »

L'entendre parler me rassure. François semble soulagé, lui aussi, il se met à rire.

« Au moins autant que toi ! », ironise-t-il.

Mais moi, songeuse, je m'interroge : qui de lui ou de nous est plus près du réel, en cet instant ? Lui qui, libéré du mode connu de la perception, accède à une

dimension nouvelle, ou nous qui, embarrassés de notre conditionnement mental et de notre corps fatigué, nous contentons d'une vision parcellaire et périphérique de la réalité ?